3e ANNÉE, N° 118.--- VENDREDI, 29 SEPTEMBRE 1848.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata.*

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Paris, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie.*

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

# JOURNAL DE CONSTANTINOPLE
## ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople....... un an, 8 colonat
» 6 mois, 4 »
Provinces et Étranger un an. 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne........... 5 piastres de G.-S.

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

## INTÉRIEUR.

### CONSTANTINOPLE, 29 Septembre.

—

SITUATION DE LA VALACHIE.

Les affaires de Valachie prennent une tournure extrêmement grave. Jusque dans ces derniers temps, nous avions pensé qu'il interviendrait une solution conforme aux vœux, aux intérêts, aux droits de tous. Nous le pensions, parce que les Valaques avaient foi dans les bonnes dispositions de la Porte, et parce que la Porte, désireuse que cette grande question fût promptement terminée, n'avait rien négligé pour l'aplanissement des difficultés existantes. Des commissaires, tous munis d'instructions de nature à ramener l'accord dans les esprits, l'ordre dans le pays, ont été successivement envoyés par elle sur les lieux, et l'on sait quel accueil sympathique ils ont reçu de la nation Valaque. Nommer Tala'at éfendi, Suleyman pacha, Emin éfendi, Fuad éfendi, n'est-ce pas dire en même temps combien leur mission était pacifique, combien surtout on voulait se placer sur un terrain propre à la conciliation générale? Malheureusement la joyeuse confiance des Valaques et les excellentes intentions de la Porte n'ont pu suffire à la terminaison de cette grande affaire. Un rapprochement plus intime de leurs communs intérêts paraissait consommé; il ne fallait plus qu'une tierce sanction, et cette sanction a manqué. Nous constatons le fait, sans examiner le droit.

A tort ou à raison, les Valaques considéraient leur révolution comme étant sur le point de recevoir une conclusion qu'ils croyaient légitime, et ils ont appris que cette révolution qui, durant trois mois, a mis les passions du pays en mouvement, devait être considérée comme non-avenue. On voit que nous ne faisons que relater les choses passées pour arriver aux choses présentes, et en faire le récit d'après les lettres qui nous sont parvenues de Bucharest par le dernier bateau de Galatz.

Nous avons dit, dans notre dernière feuille, qu'une adresse, portant l'empreinte d'une grande effervescence qui avait sa cause dans le désappointement des hommes de la révolution, fut rédigée à Bucharest dans la journée du 10 de ce mois; que cette adresse fut aussitôt couverte de plusieurs milliers de signatures, et que 4 à 5 mille citoyens se rendirent à Giorgevo pour la remettre à Fuad éfendi, nouveau commissaire de la Porte, et pour remercier Suleyman pacha de la manière dont il s'était acquitté de sa mission. Fuad éfendi refusa d'abord de recevoir cette nombreuse députation; mais celle-ci ayant annoncé qu'elle ne quitterait Giorgevo qu'après avoir rempli son mandat, le commissaire de la Porte la reçut le lendemain, et lui fit savoir qu'il ne donnerait communication de ses instructions que lorsqu'il serait arrivé à Bucharest. Ayant pris congé de Fuad éfendi, la députation quitta Giorgevo en même temps que M. N. Golesko, membre du gouvernement provisoire, qui s'y était rendu pour recevoir le commissaire de la Porte, et retourna à Bucharest dans des dispositions de bruyante inquiétude qui furent partagées par la population de la capitale, accrue bientôt de 15 à 20 mille paysans des différents districts de la principauté. M. Golesko avait dit à Fuad éfendi qu'il serait prudent que le commissaire russe, M. Duhamel, ne reparût pas à Bucharest dans les circonstances présentes.

De Giorgevo, Fuad éfendi avait adressé trois proclamations, l'une à la nation valaque, l'autre à la lieutenance princière et la troisième au métropolitain, pour leur annoncer qu'il allait se rendre à Bucharest avec quelques milliers de troupes impériales, les engager à ne pas sortir des voies de la modération, et à attendre dans le calme les résolutions qui doivent mettre fin aux difficultés de la situation.

Bien que les instructions de Fuad éfendi ne fussent pas officiellement connues à Bucharest, on y savait qu'il fallait revenir sur tout ce qui avait été fait, et dès-lors, les hommes les plus ardents de la révolution, se laissant aller aux incitations produites par l'insuccès de leur cause, firent une manifestation pour témoigner publiquement que leur foi était liée aux choses du présent, et qu'ils ne pactiseraient jamais avec celles du passé.

C'était le 18 de ce mois; le peuple se rendit ce jour-là au palais du gouvernement, se fit remettre l'exemplaire original du statut organique et le livre d'or de la noblesse, et se dirigea ensuite vers l'hôtel du métropolitain. Arrivé là, il demanda que le prélat revêtit ses habits pontificaux; puis, dans la cour même de l'archi-épiscopat, le statut organique et le livre d'or de la noblesse, qui étaient dans une caisse couverte d'un crêpe noir, furent placés sur un bûcher allumé et disparurent dans les flammes, tandis que la musique jouait des airs funèbres, que les cloches de toutes les églises sonnaient le glas des morts, et que le métropolitain excommuniait tous ceux qui feraient acte d'adhésion aux institutions que la révolution avait renversées. Ce moment eut quelque chose de bien tristement solennel. Était-ce la fin d'un drame et le commencement d'un nouveau? Dieu veuille que l'esprit de paix et de justice guide les hommes qui ont la mission de concilier des intérêts si divergens, car la paix sans la justice n'est jamais bien solide, et la justice sans la paix ne peut pas donner le bonheur. Si le passé a des torts, il faut les réparer pour que le présent soit favorable au plus grand nombre, et s'il est des impatiences trop vives pour la réalisation des espérances de l'avenir, il est sage de les tempérer par la raison; on ne doit cueillir la récolte d'un champ que lorsqu'elle est mûre. Constatons cependant un fait important: au milieu de cette grande agitation populaire, les droits de la Porte, sa suzeraineté, n'ont jamais été contestés; c'est une preuve qu'elle en use avec équité.

Le 21, on était trop près de cette manifestation lugubre, pour que les émotions ne fussent encore trop chaudes et désordonnées: les troupes turques étaient à deux lieues de Bucharest, et au milieu d'elles se trouvait Fuad éfendi. Une députation se rendit auprès du commissaire de la Porte pour l'engager à différer d'un jour l'entrée des troupes dans la capitale. D'après la lettre de notre correspondant de Bucharest, datée du 22, ce n'est en effet que ce jour là, à midi, que Fuad éfendi et les troupes impériales devaient entrer en ville. Déjà les membres du gouvernement provisoire et le métropolitain, suivis d'une grande partie de la population de la capitale et des campagnes environnantes étaient partis pour aller à la rencontre du commissaire de la Porte. Le peuple était sans armes, et ne voulait opposer qu'une résistance morale à tout ce qui pourrait être fait contre le nouvel ordre de choses qu'il avait établi. On dit que le général Duhamel n'avait pas cru devoir tenir compte des observations faites à Giorgevo par M. Golesko sur les dangers de sa présence à Bucharest, où il a dû entrer en même temps que Fuad éfendi. Si le peuple ne proteste que par son silence et son attitude passive, il est permis d'espérer que les souffrances de ce malheureux pays n'augmenteront pas, et qu'une solution quelconque ne tardera pas à faire cesser la cruelle incertitude qui pèse si lourdement, depuis quelques mois, sur les destinées de la principauté. Mais au milieu de tant d'élémens d'irritation, le bon sens public conservera-t-il le calme nécessaire, et ne se trouvera-t-il pas, parmi les hommes de cœur et de raison, d'habiles brouillons ou des imprudens sans expérience, pour donner lieu à quelque désastreux conflit? Telles sont nos craintes, mais nous aimons à croire que la partie saine de la nation, quelque difficile et pénible que soit le devoir imposé à la cour suzeraine par les circonstances, ne considérera jamais comme ennemies les troupes impériales. Dans les différentes phases de ces affaires, la Porte n'a-t-elle pas toujours agi avec une pensée amie, et n'a-t-elle pas prouvé jusqu'à la dernière évidence que si la solution désirée eût dépendu d'elle seule, elle aurait été donnée avec des modifications indiquées sans doute par la raison et qui, par cela même, eussent tout concilié?

Notre correspondant de Galatz nous écrit, sous la date du 21 de ce mois, qu'un courrier était arrivé la veille dans cette ville de St-Pétersbourg, avec l'ordre de faire marcher, sur Bucharest, sans le moindre retard, toutes les troupes russes qui sont en Moldavie.

Nous apprenons par la même voie qu'une bande composée, dit-on, de 600 étrangers environ, infeste la route et les alentours de Buseo. Si le fait est vrai, il ne manquait plus que ce malheur à la pauvre Valachie!

---

Par le dernier bateau à vapeur venu de Galatz, nous avons appris que le ban Jellachich s'était avancé à la tête d'une nombreuse armée jusqu'à Pesth, et avait forcé le cabinet hongrois à donner sa démission.

L'archiduc Palatin de Hongrie s'était rendu à Vienne pour y plaider la cause de cette province devant l'Empereur.

En somme, le différend entre le slavisme et le maggyarisme se compliquait de jour en jour davantage.

---

S. M. le Sultan vient d'être atteint dans ses affections les plus chères. Le Prince Méhémed-Fuad, dont nous avons annoncé la naissance le 19 juillet dernier, était d'une santé débile. Il est mort mardi dernier, au palais impérial de Tchéragan. Le lendemain mercredi, le Cheick-ul-Islam, tous les ministres et les fonctionnaires des diverses administrations, se sont rendus à l'échelle de Bagtché-Capoussou pour y recevoir la dépouille mortelle de Méhémed-Fuad. Le corps de ce prince a été déposé à la mosquée de Yéni-Djami.

---

Par ordonnance impériale du 28 de ce mois:

Abdullah éfendi est nommé médecin en chef de l'Empire en remplacement d'Ismaïl éfendi.

Abdullah éfendi, homme d'expérience et de savoir, avait en quelque sorte présidé à la création de l'école de médecine, qui a déjà rendu de si grands services au pays et qui lui en rendra de plus grands encore, si on la maintient dans la voie de progrès où elle se trouve actuellement. Nous sommes sûrs que le nouveau médecin en chef de l'Empire n'aura pas de plus grande préoccupation que celle de conserver à l'école dont il devient de nouveau le directeur, la juste réputation dont elle jouit. Son mérite est connu, mais en le constatant, nous ne devons pas oublier celui de son prédécesseur, dont le zèle et le talent n'ont jamais manqué à la mission que S. M. le Sultan lui avait confiée. Médecin de la faculté de Paris, Ismaïl éfendi, quoique jeune, possède les connaissances qui font les bons médecins et les bons administrateurs.

---

La lettre suivante, dont copie nous est adressée, est trop flatteuse pour celui qui en est l'objet, pour que nous ne nous empressions pas de la publier.

Varna, 18 septembre 1848.

A M. CH. ROLL,

DIRECTEUR DE LA QUARANTAINE, A VARNA.

Monsieur le Docteur,

Au moment où le choléra-morbus nous quitte et que la population de notre ville commence à se tranquilliser; notre premier devoir est de vous témoigner tout le plaisir que nous a fait votre noble conduite pendant les deux mois que le choléra a exercé ses ravages dans cette cité; de vous remercier de cette activité qui ne considérant ni jour, ni nuit, ni riche, ni pauvre, vous a permis, malgré une santé délicate, de donner vos secours éclairés à tant de victimes; de vous témoigner notre profonde reconnaissance pour tout et particulièrement pour ces conseils prophylactiques qui sans nul doute ont sauvé beaucoup de personnes.

Des remercîments sont une bien faible récompense pour tant de peines et de sacrifices que vous avez faits; mais connaissant la bonté de votre cœur où vous puisez de si nobles inspirations, nous avons pensé qu'en attendant que l'espérance que nous avons que vous serez récompensé par la sagesse éclairée du gouvernement ottoman se réalise, vous voudrez bien recevoir ce témoignage public de notre pleine satisfaction.

Agréez, Monsieur le docteur, l'assurance de notre parfaite considération.

*Signé:* Angelo Parsi, vescovo cattolico di Nicopoli; Edwards John Neale, consul Britannique; Luigi Navone, vice-consul sarde; le gérant du consulat d'Autriche, E. Tedeschi; le vice-consul de Russie; Lucca Svilarich; F. G. Olive, vice-consul de France; D. L. Mavrocordato, vice-consul de S. M. Hellénique; C. Marcopoulo, vice-consul de Belgique.

---

Par ordonnance impériale du 27 septembre:

Salik bey est nommé directeur des fabriques impériales, en remplacement de Ziver éfendi, appelé à d'autres fonctions.

Par une autre ordonnance impérial en date du 28 du même mois:

Achir bey, gouverneur de Galata et chef du bureau de Liman-Odassi (chancellerie maritime) est nommé directeur de la police de l'Arsenal;

---

## FEUILLETON.

—

### CHRONIQUE TURQUE.

Dans une petite rue etroite, obscure et tortueuse de Constantinople, vivait un pauvre menuisier nommé Kaboud.

Il avait deux enfans, un garçon nommé Ali, et une fille nommée Zora.

Un jour il prit à part ses enfants et leur dit: « Je sens que je vieillis; mon corps est usé par l'âge, et plus encore par le travail. Béni soit pourtant le saint prophète! car j'ai rempli ma tâche envers vous, mes chers enfants! Vous voici grands l'un et l'autre, et en âge de vous passer de moi. Le saint prophète peut à présent disposer de moi, que sa sainte volonté soit faite; mais avant de mourir, je dois vous révéler un secret important, surtout pour toi, mon cher Ali! » Et les enfants voyant que leur père s'efforçait de contenir des larmes qui roulaient dans ses yeux, le regardaient avec impatience.

Le vieux Kaboud prit Ali, le pressa tendrement, et après un moment de silence, faisant un effort sur lui-même, lui dit: « Cher enfant! jusqu'à ce jour je t'ai servi de père, je t'ai appelé mon fils, et Dieu m'est témoin que j'ai toujours eu pour toi l'amour d'un père. Aujourd'hui même je sens que je t'aime plus que jamais... Mon cœur se brise, mais je dois te le dire, ton avenir peut-être en dépend: je ne suis pas ton père! »

Ce pénible aveu produisit sur tous trois l'effet d'un coup de foudre. Immobiles et muets, les yeux fixés sur la terre, on eût dit qu'ils n'osaient plus se regarder; mais bientôt le pauvre Ali succombant à sa peine, fondit en larmes, et se laissant tomber sur le bras du vieillard, s'écria: « Et qui donc est mon père? je ne connais que vous! — Je l'ignore, répondit le vieillard. J'étais marié depuis longtemps, et je n'avais point d'enfant, ce qui chagrinait beaucoup ma femme, car toutes les femmes du quartier la raillaient et la traitaient avec mépris.

« Nous ne cessions d'implorer le saint prophète. Il semblait sourd à nos prières, et déjà nous étions résignés, lorsqu'un matin, ouvrant ma boutique au point du jour comme d'habitude, j'entendis près de ma porte un cri comme celui d'un petit chien que j'eusse meurtri. Je regardai, et je vis, déposé contre le mur, un enfant nouveau-né; je le pris; le pauvre petit était presque mort de froid. Il avait bien crié sans doute, car sa voix semblait épuisée. Ma femme n'était pas encore levée; je courus lui porter cet enfant, et je lui dis: Voila l'enfant que le prophète nous envoie; qu'il soit le bien-venu! Et cet enfant, Ali, c'est toi.

« Cette année-là, Constantinople était ravagée par la peste, et tous ceux qui pouvaient fuir partaient. Ma femme imagina de partir, elle aussi, afin de faire croire, à son retour, qu'elle était accouchée et que tu étais vraiment son fils. Ce mensonge me déplut, car je désirais découvrir quels étaient tes parents; mais elle me pria si fort que je cédai. Elle partit; je restai, et autant qu'il me fut possible, je cherchai à découvrir qui pouvait avoir été dans le cas d'abandonner un enfant. Toutes mes recherches furent inutiles.

« Quand ma femme revint, elle te montra, fière et joyeuse, aux femmes du quartier, et tout le monde crut que tu étais notre fils. Quelques années après, ma femme devint réellement enceinte, me donna Zora, et mourut. »

Ici le vieillard sembla épuisé par les efforts qu'il avait faits et par la douleur que lui causaient ces tristes souvenirs. Ali et Zora étaient consternés. Ils n'osaient prononcer une seule parole.

Au bout d'un instant le vieillard reprit en s'adressant à Zora. « Et toi, chère enfant, je dois, avant de mourir, assurer ton avenir. C'est là mon dernier vœu, ce sera la fin de ma tâche. Un bon et honnête ouvrier, menuisier, comme moi, te demande en mariage, et je désire que cet homme puisse te plaire, car je crois qu'il ferait ton bonheur. Vous savez, mes enfants, que je n'ai point de fortune. Je ne possède au monde que ma pauvre boutique. Je la céderai à mon gendre, car je ne me sens plus guère la force de travailler. Quant à toi, Ali, je t'ai appris mon métier, tu sais bien travailler; avec de la conduite, mon fils, tu dois pouvoir partout gagner la vie. Il est temps que tu cherches à t'établir. Il faut qu'un homme ait vu le monde; il est bon dans la jeunesse de voyager un peu. Les voyages donnent de l'expérience; et, qui sait? le saint prophète qui a protégé tes jours, a peut-être sur toi de grands projets. Peut-être es-tu destiné à de grandes choses! Peut-être dans tes voyages découvriras-tu le mystère de ta naissance. Dieu est grand, et ses desseins sont impénétrables!

— Oh! non, mon père, s'écria Ali, ne me parlez pas de voyages, je ne veux point vous quitter; laissez-moi rester près de vous. Je suis satisfait de mon existence; je suis heureux comme je suis. Je renonce de grand cœur à cette famille quelle qu'elle soit, qui m'a abandonné... Vous êtes mon père, plus que mon père; je veux rester près de vous pour vous rendre dans votre vieillesse tous les soins que je reçus de vous.

— Tu n'y penses pas, lui dit Kaboud. Tu as pu rester ici tant que j'étais le maître; mais désormais ce sera mon gendre, et tu ne peux pas te résigner à n'être toute la vie qu'un ouvrier à gage. Je ne peux ni ne dois accepter ce sacrifice. Je te le répète, il faut que toi aussi tu songes à t'établir, et c'est à ton âge qu'il faut commencer à se créer un avenir. Allons, mon fils, arme-toi de courage, il faut partir! »

Malgré la vive douleur dont le vieillard était ému, ces dernières paroles furent prononcées avec tant de fermeté, que le pauvre Ali sentit bien que toute réplique, toutes prières seraient inutiles. Il se retira accablé de douleur.

Le lendemain matin, comme il se disposait à faire ses préparatifs de départ, Zora vint à lui et lui dit: « J'ai pensé à toi toute la nuit. Je ne puis me faire à l'idée de te voir partir. Pourquoi mon père presse-t-il tant ton départ? c'est probablement parce qu'il veut presser mon mariage. Mon Dieu! s'il ne tenait qu'à moi, jattendrais bien encore quelques années; mais depuis quelque temps il est triste, sa santé est altérée; il craint que la mort ne le surprenne.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Ali, et c'est dans un pareil moment qu'il veut me forcer à partir! Non, je ne partirai pas! Mais quel moyen imaginer, quel stratagème inventer pour retarder mon départ? — Oh! dit Zora, il m'est bien venu une idée, à moi. Si tu voulais, tu ne partirais pas. — Et quel moyen? dit Ali. Parle, parle, ma chère Zora; dis, quelle est donc cette idée? — Non dit Zora en rougissant; puisque tu n'y a pas pensé, toi, je ne dois pas te le dire... C'est que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime, moi! — Oh! mais je te devine à présent, s'écria Ali. En effet, puisque nous ne sommes point frère et sœur, puisque nous ne sommes même point parents, nous pouvons nous marier. Oh! ma bonne Zora, que tu te trompes, si tu doutes que je t'aime! Oui, maintenant, nous ne nous quitterons plus; nous resterons près de notre vieux père! » Et les deux jeunes gens se donnèrent le premier baiser d'amour.

Pleins de joie, se tenant dans les bras l'un de l'autre, ils furent trouver leur vieux père, et lui faire part de leurs projets. Ils étaient joyeux car ils se croyaient assurés de son consentement. En effet, qui donc pouvait-il préférer pour son gendre, à celui qu'il aimait déjà comme son fils? Mais ils furent bien étonnés lorsque le vieux Kaboud, secouant la tête, leur répondit: « On voit bien, mes pauvres enfants, que vous n'avez aucune expérience du monde, et combien vous êtes loin de vous douter de la méchanceté des gens. Oubliez-vous donc que tout le monde croit fermement que vous êtes frère et sœur? Si je consentais à votre mariage, on ne manquerait point d'aller vous dénoncer, et l'on nous ferait mourir tous trois, vous, pour vous être mariés; moi, pour l'avoir autorisé. J'aurais beau dire qu'Ali n'est pas mon fils, on ne me croirait pas; on me demanderait des preuves, et vous savez que je n'en ai pas.

— Mais, dit Ali, à l'époque de ma naissance, vous n'avez dit à personne que vous aviez trouvé un enfant déposé près de votre porte; si vous aviez franchement avoué le fait, peut-être auriez vous découvert ma famille. — Il est vrai, dit Kaboud, que ne voulant pas contrarier ma femme, je n'osai avouer franchement à personne ce qui m'était arrivé; cependant je vous ai dit que j'employai tous les moyens possibles d'obtenir des renseignements, et je n'en obtins aucun. — Oui, dit Ali, mais aujourd'hui que nous n'avons aucun motif de cacher la vérité, peut-être parviendrons-nous à découvrir ma famille, car nous avons des voisins fort anciens habitants de cette rue. — Je doute fort que tu réussisses, répondit le vieillard, je les ai tous questionnés. — N'importe, dit Ali, accordez-moi quelque temps, laissez-moi les questionner encore et leur dire toute la vérité; certes j'ai bien plus de chances de découvrir ma famille dans ce quartier, voisin du lieu sans doute où je suis né, que dans autre pays. » Zora joignit ses prières à celles d'Ali, et le vieux Kaboud consentit à accorder un délai de six mois.

Ali ne perdit pas son temps. Chaque jour il allait voir les plus anciens habitants du quartier, il leur racontait son histoire; mais partout c'était un sujet de scandale. « Votre père est un misérable, lui disait-on; c'est un vieil avare, bien plus riche que vous ne le croyez. Il ne vous aime point, et c'est parce qu'il ne veut rien vous donner, qu'il vous renie.

— C'est une infamie, disait un autre, renier son propre fils! Oh! si j'étais à votre place, je le forcerais bien à me reconnaître. Vous aurez tous les habitants du quartier pour témoins.

— Mais c'est si vrai, disait une vieille femme, que moi, qui étais intime avec votre défunte mère, qui était une bien brave et excellente femme; oh! elle ne vous aurait pas renié, celle-là, car elle vous aimait bien; je l'ai vue grosse, sur le point d'accoucher. » Enfin il se trouva jusqu'à une vieille femme qui déclarait qu'elle était prête à faire serment qu'elle avait assisté à la naissance de l'enfant.

En vérité, le pauvre Ali, parfois, ne savait que penser, et pourtant il ne pouvait soupçonner son vieux père. « Non, disait-il, celui qui m'a donné jusqu'à ce jour tant de preuves d'amour, tant d'exemples de vertu, ne peut être capable d'une telle infamie. Non, le vice ne peut pas aussi longtemps simuler la vertu; ces gens-là confondent sans doute ma naissance avec celle de Zora, ou bien la haine les aveugle.... Mais voyez donc ce que c'est que d'être exposé au témoignage des gens! si j'eusse épousé Zora! Ah! Kaboud avait bien raison de s'y opposer. »

Zora demandait souvent à Ali s'il découvrait quelque chose, et le pauvre Ali lui rendait compte de ses infructueuses démarches....; et le temps s'écoulait; Ali ne découvrait rien.... Les six mois allaient expirer....Un jour encore, un jour restait au malheureux Ali; il l'employa à faire ses préparatifs de départ.

Le malheureux qui se prépare à marcher au supplice n'est pas plus accablé, car depuis six mois Ali et Zora ne se regardaient plus comme frère et sœur, mais comme deux amants constamment menacés d'une séparation éternelle, et cette séparation était pour eux pire que la mort.

La nuit vint..... Ali et Kaboud couchaient dans la même chambre.... La nuit est un moment affreux pour l'homme malheureux. Ali s'agitait, se tourmentait dans son lit, et voyant qu'il empêchait son vieux père de dormir, il se leva doucement, descendit ouvrir la porte de la boutique, et là, seul dans la rue, il se livra à tout son désespoir.

Le temps était couvert, la nuit profondément obscure; tout dans la nature semblait couvert de deuil. « Oh! qu'ai-je donc fait, s'écriait-il, pour être si malheureux! Non, il n'y pas d'être sur la terre aussi malheureux que moi. Les bêtes qui naissent dans les bois, connaissent au moins leur mère. Et moi seul, jeté sur la terre comme un être de rebut, je n'ai pas un seul parent. O saint prophète! pourquoi m'as-tu sauvé la vie, si tu dois aujourd'hui m'abandonner? Ne valait-il pas mieux me laisser mourir que de me conserver pour me rendre le plus malheureux des hommes? » Ali, épuisé, s'assit sur un banc de pierre qui était à côté de la porte, et là, accoudé sur ses genoux, tenant sa tête dans ses mains,